

A Annie,

Ma muse, ma correctrice attentive
qui me conseille et me soutient, et
sans qui, je ne pourrais pas écrire.

A mon Amour de toujours.

Patrick DANCET

13 rue des Capucins

DU MEME AUTEUR

Romans

Le reflet dans le miroir – Éditions BOOKELIS mai 2016

Demain est une autre vie – Éditions BOOKELIS novembre 2016

Dans les mailles du filet – Éditions BOOKELIS janvier 2017
– Éditions Edilivre juin 2014

Le secret de Carnabaou – Éditions BOOKELIS mars 2018

Albums pour enfants

Les deux pommes - Éditions BOOKELIS novembre 2018

La fabuleuse aventure de Carlimbus la pie voleuse – Éditions BOOKELIS novembre 2019

Poupin le lutin - Éditions BOOKELIS octobre 2021

L'odyssée de Lili – Éditions BOOKELIS juillet 2022

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, lieux, organismes et événements sont soit imaginaires, soit utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des faits réels, ou des personnes réelles, vivantes ou décédées, serait purement fortuite.

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : **979-10-359-6764-2**

© Patrick.Dancet

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

1.

Sur la D41A, le 18 novembre 1981 à 21 h 30

La voiture roulait à tombeau ouvert depuis presque une heure. La nuit était maintenant tombée. On n'y voyait presque rien. Les essuie-glaces ne parvenaient pas à essorer le déluge d'eau qui s'abattait sur la capote grise de la petite 2 CV. Sur la toile tendue, les gouttes tambourinaient avec force. On aurait dit une véritable cataracte dévalant les pentes abruptes des montagnes environnantes. Les phares jaunes se révélaient impuissants à éclairer suffisamment l'asphalte glissant. C'est à peine si la conductrice pouvait suivre le ruban goudronné. Les marques blanches séparant normalement les deux voies de circulation avaient disparu sous la pellicule humide. De toute manière, elle pleurait tellement qu'elle devait sans arrêt essuyer ses yeux.

Derrière elle, sur la banquette, le bébé dans son couffin en osier braillait. Lui aussi était balloté sans cesse. À chaque virage engagé trop vite, la jeune maman serrait les dents, s'agrippait au volant et s'obligeait à écraser la pédale dans l'espoir que la vaillante petite voiture parviendrait à retrouver

assez de puissance pour rester dans une trajectoire acceptable. C'était vain, mais elle était prête à tout pour en sortir vivante, elle et sa fille. Le panier dans lequel reposait le nouveau-né bougeait, glissait de gauche à droite puis dans l'autre sens. Par bonheur, il se maintenait stable malgré tout. Ses cris étaient épouvantables. Elle avait faim. C'était certain ! Elle avait mal aussi. Sa fièvre n'était pas tombée depuis des heures. La maman s'inquiétait pour elle, mais elle n'avait pas le choix ! Plus maintenant ! Elle devait fuir à tout prix pour que son bébé puisse avoir des chances de vivre. Elle devait se battre pour elle. C'est tout ce qui lui restait au monde, désormais.

Dans l'étroit rétroviseur qu'elle surveillait sans cesse, elle ne voyait rien. C'était plutôt bon signe après tout. Tout à l'heure encore, elle avait cru apercevoir tout au bout de la longue ligne presque droite des lueurs blanches qui semblaient zigzaguer, un peu en contre-bas. Mais c'était il y a plusieurs kilomètres, dans la partie habitée. Depuis qu'elle avait abordé la forêt, la route s'était faite plus sinueuse. Les virages étaient courts. Elle ne pouvait pas voir ce qui était derrière elle. Elle se disait que ses poursuivants étaient comme elle : aveugles ! Depuis combien de jours étaient-ils à ses trousses ? Comment l'avaient-ils retrouvée ? Elle n'avait parlé à personne de cet endroit. Ce n'était certainement pas ses parents qui avaient pu cafter. Eux-mêmes ne savaient absolument rien. Cela remontait à bien trop longtemps, dans une autre vie, dans un autre temps. Alors comment étaient-ils sur sa trace ? Elle avait été prudente. Elle n'avait commis aucune erreur, enfin elle l'espérait. Pourtant, elle n'avait pas rêvé quand elle avait remarqué la grosse voiture noire aux vitres teintées arrêtée sur le parking en face de la maison de santé

cet après-midi. Cette voiture qu'elle avait déjà aperçue la veille lorsqu'elle allait acheter du pain. Ce n'était pas son imagination qui lui jouait des tours. Une même voiture ne peut pas se trouver à deux endroits et à deux moments différents exactement en même temps qu'elle ! Elle se doutait qu'il avait les moyens de la retrouver. Il n'avait pas dû hésiter longtemps pour lâcher ses chiens. Il avait bien trop à perdre si elle racontait un jour ce qu'elle savait. Mais elle s'en moquait ! Il pouvait bien aller se faire pendre ailleurs ou, pourquoi pas, être élu si ça le tentait. Il avait fait tout ce qu'il fallait pour cela, même le pire. Elle ne voulait plus le voir, elle ne voulait plus entendre parler de lui. Selon lui, elle aurait dû avorter. C'était ignoble. Il avait refusé qu'elle enfante ! Elle lui avait tenu tête. Elle était déjà forte, comme maintenant accrochée à son volant comme à la vie. Elle avait eu bien des torts. Elle n'avait pas écouté la voix de la raison et du bon sens. Elle avait voulu vivre comme elle l'entendait sans aucun diktat. Elle n'avait pas obéi à ses parents, même si elle savait qu'elle aurait dû, mais c'était trop tard et elle était prête à se battre pour elle et pour la vie qu'elle avait donnée. Cette pensée lui provoqua une douleur incommensurable dans le ventre.

La forêt avait disparu. Du moins, dans l'obscurité ambiante, elle n'apercevait plus aucune végétation. La route s'était aussi un peu assagie, mais pas la pluie qui continuait de plus belle. La Citroën semblait moins peiner. La pente s'étant adoucie, elle vrombissait, tremblant de toutes ses tôles. Dans la noirceur de la nuit, la jeune femme aperçut tout à coup des formes plus lumineuses, quelque peu blafardes. C'était des plaques de neige. À cette altitude, ce n'était pas surprenant d'en trouver. Dans les phares, le panneau

indiquant le col apparut soudain. 1612 mètres ! Aussitôt après, la route se mit à plonger dans le noir. Toujours pas de lumière à l'horizon malgré la vue dégagée. Elle n'avait pas le temps de s'arrêter pour faire le point. Elle devait descendre, retrouver la vallée et la ville, disparaître dans le labyrinthe des rues, devenir transparente, invisible. Puis il lui faudrait changer de véhicule. Elle ne pourrait pas indéfiniment rouler à bord d'une voiture volée. Elle trouverait bien un bus qui lui permettrait de rejoindre une plus grande ville : peut-être Albertville ou Annecy. De là, elle pourrait s'évaporer définitivement. Mais pour le moment, elle devait réussir la descente.

Derrière, le bébé pleurait toujours très fort. Comment faisait-il pour avoir encore autant de forces ? Les pleurs lui vrillaient les tempes. Elle aussi avait mal et peur. Elle aussi avait froid et faim. La cavale avait commencé tôt cet après-midi. Elle n'avait même pas pu aller jusqu'à la pharmacie pour acheter les médicaments. Et puis, elle n'avait pas pris de biberon avant de partir. Normalement, elle n'en avait pas pour longtemps. Elle avait rendez-vous chez le médecin du village à 19 h. À 20 h au plus tard, elle aurait dû être rentrée. Mais cette maudite voiture noire avait tout changé. Son bébé avait de la température. Elle devait absolument lui donner son traitement et la nourrir. Ce n'est pas ici, sur cette montagne perdue, qu'elle allait pouvoir le faire. Arriver dans la vallée. Trouver un refuge pour le reste de la nuit. Voilà ce qu'elle devait faire maintenant. Encore fallait-il que la petite voiture puisse les faire descendre sans encombre. Les freins n'étaient pas son point fort. Elle l'avait bien vu quand elle avait enfoncé la pédale à fond pour emprunter la route menant au col de la Colombière. C'est certainement là qu'elle avait réussi à distancer ses poursuivants. Jusque-là, ils la talonnaient de près. Ils avaient dû s'arrêter pour laisser traverser les enfants de l'école. Elle en avait profité. Arrivée au carrefour, elle

avait eu le choix et avait pris la plus improbable des directions : celle de la montagne ! La 2 CV n'avait pas obéi immédiatement et avait continué tout droit sur le talus. Une marche arrière rapide et acrobatique avait permis de la remettre dans la bonne trajectoire.

La pente était raide. Les virages serrés. La voiture tenait la route malgré la chaussée glissante. En jetant un œil en contrebas, elle aperçut des phares. Il y en avait toute une rangée. C'était éblouissant. Quelqu'un montait le col en venant en sens inverse. Il n'y avait rien à craindre. Le rétroviseur restait toujours noir. La jeune maman s'était un peu calmée. Elle ne pleurait plus et se concentrait sur la conduite de son bolide lancé dans la descente. Elle avait mal à la tête à force de fixer la route. Les phares surpuissants grimpaient à sa rencontre. La distance les séparant s'amenuisait rapidement. Ils disparaissaient et réapparaissaient sans cesse à cause des nombreux virages qu'ils devaient emprunter. Cette descente n'était pas de tout repos.

Il ne restait plus que quelques centaines de mètres avant qu'ils ne se croisent quand la conductrice fut gênée par un éclair lumineux frappant son miroir intérieur. D'énormes phares blancs arrosaient la route. Ils semblaient grossir à toute vitesse en se rapprochant. La jeune femme se mit à crier et accéléra. Non ! Elle ne pouvait pas perdre, pas maintenant. Elle tentait de mesurer la progression du véhicule qui la rattrapait tout en guettant le moment où elle se retrouverait en face de l'autre. Un virage en épingle à cheveux se dressa tout à coup face à elle. Elle ne l'avait pas vu. Elle rétrograda en faisant claquer la boîte de vitesse. Le moteur se mit à rechigner. Devant elle, les puissants phares de la semi-remorque qui allait la croiser l'aveuglèrent. Le mastodonte occupait toute la largeur de la chaussée. Elle n'avait plus le temps de

freiner. De toute manière, cela n'aurait pas servi à grand-chose. Apercevant une bande de gravier sur le côté droit de la route, elle donna un violent coup de volant pour tenter de passer malgré tout. Elle ne devait pas s'arrêter. D'ailleurs, elle ne le pouvait pas. L'avertisseur sonore du camion hurla en signe de mise en garde de ce qui pourrait arriver si elle continuait dans cette voie. Des rochers se retrouvèrent alors sur son chemin. Ils devaient faire plusieurs mètres de haut. La 2 CV s'encastra entre le côté du poids lourd et l'obstacle de pierre. Les quatre portières furent arrachées. Les rétroviseurs éparpillèrent des milliers d'éclats de verre dont certains vinrent frapper le visage de la conductrice en pleine face. La carrosserie grinçait. Elle fit un geste pour tenter de se protéger et donna un autre coup de volant qui entraîna la voiture dans une pente vertigineuse et caillouteuse. Elle rebondissait sur tous les obstacles. La jeune femme hurla. Le chauffeur routier s'était arrêté et assistait impuissant à la chute. Soudain, la petite Citroën stoppa net dans un fracas épouvantable. Le klaxon couina tristement juste avant que le véhicule ne prenne feu. L'autre voiture était arrivée. C'était un camping-car. Un homme sortit en trombe avec un extincteur à la main. C'était inutile. Le conducteur du poids lourd attrapa sa radio et passa un appel de détresse.

Les pompiers mirent plus de trente minutes pour se rendre sur les lieux. La camionnette de gendarmerie les suivit de près. L'épave brûlait encore un peu. Il n'y avait plus rien à faire. La conductrice était morte, sans doute sur le coup. Son corps était carbonisé. De la 2 CV, il ne restait plus qu'un amas informe de tôles broyées et noircies. Personne ne put expliquer pourquoi et comment tout cela était arrivé. Et puis, alors que le jour se levait lentement, et qu'il faisait toujours très

froid, la pluie s'arrêta enfin. Le silence se fit également. C'était presque un soulagement pour tous.

Un pompier ordonna soudain à tout le monde de se taire. Il venait d'entendre pleurer un jeune enfant. C'était des cris plaintifs et qui s'affaiblissaient de plus en plus. Avec des torches, tous : pompiers, gendarmes, vacanciers et camionneur se mirent à la recherche de ces vagissements qui signifiaient encore la vie dans ce cauchemar. C'est la passagère du camping-car hollandais qui repéra, coincé entre deux touffes épaisses de végétation, un couffin dans lequel reposait une adorable petite fille couverte de terre et trempée. Elle pleurait. Elle était vivante. Elle ne semblait pas être blessée. Les arbustes avaient amorti sa réception. La femme hollandaise remonta le panier en osier et le mena immédiatement dans son véhicule. Maman, elle aussi, elle avait compris avant tout le monde que ce bébé avait faim et devait être changé.

Ce bébé — cette petite fille était une miraculée.

2.

Le Panorama B, lundi 18 avril 2011

- Miroir, mon beau miroir, suis-je la plus belle femme du royaume ?

Alice est assise devant sa coiffeuse, un meuble ancien qu'elle a chiné dans une brocante. Elle l'a décapée et cêrusée pour lui donner un aspect kitch. Face à son miroir, elle brosse soigneusement ses cheveux. Malgré ses efforts, ce matin, l'envie de rire n'est pas là. C'est la reprise. Les vacances sont finies. Elle va retrouver ses collègues et surtout sa chef ! Cette vieille peau de vache qui a certainement avalé un manche à balai en guise de repas et ne l'a jamais digéré.

- Pas la peine de me répondre ! Je te connais trop bien, tu n'es pas objective. De toute façon, tu ne me dis jamais toute la vérité. Tu en sais plus sur moi que moi sur toi. Non, pas la peine de faire ta petite mijaurée !

C'est une habitude chez elle. Elle a toujours aimé parler à son reflet dans une glace. Et depuis l'invention des selfies,

elle ne reste jamais plus d'une heure sans parler à son téléphone grâce à la géniale application de l'appareil photo.

Fin prête, elle ferme sa porte et appelle l'ascenseur. Comme il fait beau et relativement doux, elle décide de laisser sa voiture au parking de la Carte postale et se rend à pied sur l'avenue de l'Infanterie de marine, tourne à droite au rond-point et passe devant le lycée Dumont d'Urville puis poursuit toujours tout droit. Vingt-cinq minutes de marche pour se mettre en forme et affronter Voldemort. Elle travaille comme assistante administrative dans une grande compagnie d'assurance. Voldemort est sa chef de service et elles se détestent cordialement. Bien sûr ce n'est pas son vrai nom, mais dans le service personne ne l'appelle autrement.

Alice sort son smartphone et active le mode vidéo.

- Surtout, tu restes calme. Tu lui fais un sourire et basta ! Pas de salamalecs ni de bise à cette vieille bique. Qui sait si elle s'est rasée ?

Revigorée et pleine d'entrain, elle arrive devant l'entrée vitrée de l'immeuble occupé entièrement par la boîte. Cela fait maintenant six ans qu'elle y travaille avec le secret espoir de chiper la place de sa supérieure. Noëlle arrive en même temps qu'elle et lui saute au cou.

Noëlle est entrée dans la compagnie d'assurances un peu après elle. Elle est au service comptable : c'est une matheuse ! Très sympa ! Elles sortent souvent ensemble après le boulot. Elles aiment un peu les mêmes choses et puis c'est bon d'avoir une vraie copine à qui se confier.

- Tu connais la nouvelle ?
- Ben non ! répond Alice. J'arrive à peine.
- Moi aussi, j'arrive à l'instant. Tu t'imagines, j'ai dû tourner un quart d'heure pour trouver une place libre.

- Si tu habitais plus près, tu pourrais faire comme moi et venir à pied ! C'était ça ta nouvelle ? Dis donc, tu ne te renouvèles pas suffisamment. Tu me l'as servie combien de fois déjà ?

C'est un sempiternel sujet de dispute amicale entre toutes les deux. Noëlle n'est pas une très grande sportive. Si elle pouvait faire son shopping uniquement en voiture, elle irait en ville tous les soirs. Mais, ce matin, la matheuse de service n'a pas du tout l'intention de se laisser entraîner dans une discussion qui laisserait la voie libre à un flot ininterrompu de paroles de sa collègue, car elle trépigne du plaisir de lui annoncer ce qui réjouit toutes les filles du bureau.

- Ce n'est pas de ça que je voulais te parler.
- Tu reconnais enfin que tu as tort. C'est un bon début. Comme quoi les vacances ont tout de même du bon !
- Oh dis ! Moi, j'ai bossé. Je ne suis pas allée me prélasser le cul au soleil !
- Bon, alors tu accouches ? demande Alice.
- Je ne suis pas enceinte je t'apprendrais, pour commencer !

Alice sourit. Elle adore Noëlle. Elle est fraîche, prend tout au premier degré et c'est un bonheur de la retrouver chaque matin et de la compter parmi ses très rares amies.

- Vendredi, alors que pour une fois tout était calme, et, que je bavardais tranquillement avec la fille du service des expertises, tu sais, en utilisant la technique du « j'ai un dossier sous le bras pour faire croire que je travaille » ...
- Tu as fini de tourner autour du pot ? Crache ta Valda !
- ... Voldemort s'est cassé la figure dans les escaliers en descendant. Elle sortait du bureau du Boss. Elle tenait

le dossier de la société Van der Gold. Elle n'était pas contente et elle a dévalé une dizaine de marches sur le cul.

- Oh ! Mon Dieu ! Et alors ? Elle a dû se faire mal.
- Hélas, elle n'est pas morte sur le coup ! lui renvoie Noëlle en souriant.
- Tu es une vipère, mais c'est vraiment dommage !
- Garce toi-même ! Elle a juste une double fracture en spirale de la jambe droite.
- Ouille, ça ne doit pas faire du bien !
- Il paraît ! En plus c'était sa meilleure jambe !
- Merde ! Pas de chance !
- Ouais ! On nous a dit qu'elle en avait pour deux mois d'arrêt ! Tu te rends compte ? Deux mois ! Nous sommes toutes allées boire un verre le soir à sa santé. Tu as manqué quelque chose ! Il paraît, mais je ne l'ai pas vu moi-même, que Voldemort met des strings en dentelle.
- Comment le sais-tu, si tu n'as rien vu ?
- C'est Claire qui était en face et qui a assisté au spectacle depuis la vitre de son bureau.
- Dommage qu'elle n'ait pas pris de photo !
- Salope !
- Toi-même !

Rien ne pouvait mettre plus en joie Alice pour reprendre le boulot. En regardant sa montre, elle se rend compte qu'elles vont finir par se mettre en retard. Cet accident est, pour le coup, une aubaine. Elle va pouvoir montrer à son Boss ce qu'elle vaut !

- Allez, feignante ! On se grouille un peu.

Une bonne tape sur les fesses de Noëlle pour se motiver et les deux filles grimpent jusqu'à l'étage pour bosser en jactant comme des pies.

La matinée est enchanteresse et les rires fusent d'un peu partout. Tout le monde travaille sur un mode léger, sauf quand un des dirigeants croise dans le secteur. Tout est facile et le beau temps ensoleillé contribue grandement à cette ambiance bonne enfant et studieuse à la fois.

À midi, Noëlle vient chercher Alice pour aller dans le petit snack où elles ont leurs habitudes. Le gars qui le tient est sympa et célibataire. Il est plutôt bien foutu ce qui ne gêne rien. En plus, il prépare des salades composées comme personne. C'est frais, bon et pas cher ! Elles sont sur le point de descendre les marches du perron de l'immeuble quand des détonations assourdissantes éclatent au coin de la rue. Deux hommes tout en noir passent en trombe près d'elles et les bousculent. Noëlle est projetée contre un panneau publicitaire et se tape la tête la première dans la vitre qui explose sous le choc. Elle perd connaissance. Alice s'est meurtri l'épaule en glissant sur le trottoir. En essayant de se relever, elle se retrouve aux pieds d'un troisième homme cagoulé qui la menace d'une arme à feu. Il la braque en silence durant une éternité avant de relever son flingue et de disparaître. Elle n'a eu le temps que de voir la couleur de ses yeux : verte ! Deux émeraudes qui la fixaient avec intensité. C'était si intimidant qu'Alice a fini par baisser les siens, mal à l'aise. À peine quelques secondes plus tard, une explosion souffle une grande partie des fenêtres de la rue. Alice se retrouve sous un déluge de morceaux de verre. Rendue sourde par l'explosion, elle reste hagarde, assise sur le trottoir, vivante, mais perdue dans un brouhaha de bruits diffus et assourdis et des gens qui s'agitent et gesticulent dans tous les sens. Elle ne comprend

rien à ce qui lui arrive. Des gens s'approchent d'elle. Ils ouvrent la bouche visiblement pour lui parler. On la palpe. On la relève. On lui demande si elle va bien. Du moins, c'est ce qu'elle parvient à entendre. Elle n'en sait rien. Elle se tourne du côté où Noëlle se trouvait sur sa droite avant les coups de feu et l'aperçoit, couchée sur le côté, immobile. Quelqu'un est agenouillé près d'elle.

Que se passe-t-il ? Alice ne sait plus où elle est, ni même ce qu'elle fait assise par terre en pleine rue. Elle se met à trembler. Un bras secourable l'aide à marcher. Où l'emmène-t-on ? Ah ! On la pose sur des marches. On lui dit de ne pas bouger, que tout va bien maintenant, qu'elle ne doit pas s'inquiéter !

- *Quelqu'un pourrait-il m'expliquer ce micmac, à la fin ?*

À qui a-t-elle posé cette question ? L'a-t-elle au moins posée ? Il n'y a personne. Elle est seule à attendre, assise, la tête lourde, à regarder tout ce monde qui s'agite dans un silence assourdissant. Des flashes bleus jaillissent en clignotant. Des ambulances ou la police. Va savoir ! Des personnes en blouses blanches se pressent bientôt près d'elle. Dans la rue, d'autres personnes ont été, semble-t-il, également touchées. On la vient la chercher. On l'enveloppe dans une couverture de survie. On la conduit jusqu'à une ambulance. On l'allonge sur un brancard. Quelqu'un l'examine, lui demande son nom, son âge. Elle répond. Du moins, elle répond quelque chose qu'elle ne comprend pas elle-même. Les mots semblent avoir du mal à sortir dans le bon ordre. Elle tremble, mais elle n'a pas froid. Sa tête est vide et pourtant si lourde à tenir droite. Une portière claque. L'ambulance démarre toute sirène hurlante. On lui applique des compresses sur le visage et quand on les retire, elles sont imbibées de rouge. Elle est secouée dans tous les sens. Elle prend le temps de noter mentalement

qu'elle n'est pas dans un véhicule très confortable, mais les autres semblent s'en accommoder. Elle doit s'accrocher pour ne pas tomber, mais personne autour d'elle ne semble intéressé par cela. Du rouge ? Est-ce du sang ? Le sien ? Serait-elle blessée ? Elle ne ressent rien. C'est peut-être grave. Personne n'a l'air de s'affoler vraiment. Elle est peut-être morte et c'est son aura qui enregistre ses derniers instants. L'ambulance passe sur une bosse ou un creux, va savoir ! Elle manque presque de tomber, mais parvient à se retenir. Merci chauffeur ! Quand on est mort, est-ce qu'on continue à ressentir les trous dans la chaussée ? Aïe ! Ça fait mal aux fesses quand même ! Donc, elle n'est pas morte.

- *Tu vois, pas besoin de paniquer. Tu es encore vivante et en plus tu saignes. Si tu étais morte, tu ne saignerais plus !*
- Merci ! Comme ça je me sens rassurée, mais toi, tu t'en fous. Tu ne ressens rien. C'est facile ma belle de parler pour les autres !

Instinctivement, elle se rattrape à ce qu'elle peut : les barres du brancard feront l'affaire. La sirène hurle pour se frayer un passage parmi la multitude de véhicules arrêtés un peu partout.

Après, elle ne sait plus trop. Le temps lui a échappé totalement. Elle a glissé, non, roulé tout en étant allongée en admirant une magnifique rangée de néons posés sur un plafond blanc. Elle croit se souvenir qu'on lui a dit que ce ne serait plus très long, qu'elle n'avait pas à s'inquiéter, qu'elle était hors de danger. Quand elle reprend contact avec la réalité, elle est dans une chambre d'hôpital. Tout est calme et tranquille. En tous cas, elle ne bouge plus. Il n'y a plus personne autour d'elle. Ses oreilles sifflent sans arrêt. Elle a mal à la tête et à l'épaule. Une infirmière entre. Elle a de beaux yeux et lui dit quelque chose qu'elle n'entend pas bien, mais ce ne doit pas

être bien grave, car la jeune femme lui fait un sourire et sort. Peu après, un homme lui aussi en blouse blanche fait son apparition. Il porte des lunettes sur le bout de son nez, sans doute pour se donner un air docte. Ses tempes sont grisonnantes et le sommet de son crâne est lisse et brillant. Il ressemble au Professeur Tournesol à moins que ce soit au capitaine Haddock. C'est idiot, l'ami de Tintin ne porte pas de lunettes, mais une barbe. On ne peut pas confondre quand même. Cela fait rire Alice. L'homme se penche vers elle et la regarde. Qu'est-ce qu'il peut bien lui vouloir encore celui-là ?

- Vous m'entendez, madame ?

Alice perçoit quelques bribes. L'homme poursuit. Petit à petit la sirène qui hurle dans sa tête choisit de se faire plus discrète et les paroles du médecin passent d'une version puzzle à un discours intelligible. Elle se concentre pour écouter sans pouvoir se retenir de rire. Le Capitaine Haddock ! Si elle s'attendait à le rencontrer en chair et en os ! Il faudra qu'elle raconte tout ça à Noëlle !

Noëlle ? Où est-elle encore celle-là ? Elles ont passé leur commande au petit snack, ça, elle s'en souvient ! Mais après ? Noëlle est-elle partie aux toilettes ? Il faut toujours qu'elle ait une envie pressante quand il se passe quelque chose d'intéressant ! Elle va en avoir des choses à lui raconter !

Le capitaine en blouse blanche lui explique qu'elle va bien, qu'elle n'a aucune blessure en dehors de quelques contusions dues à sa chute et quelques coupures sans gravité sur le visage. L'infirmière aux jolis yeux fait une nouvelle apparition et l'aide à s'asseoir dans un fauteuil roulant et à sortir de la pièce. Alice se sent vaseuse. Elle tangué. Sa chaussure dérape du marchepied sur lequel elle était posée et manque de tomber.

- *Tu ne peux pas te tenir correctement, non ? C'est plus fort que toi, il faut toujours que tu fasses l'andouille !*
- *Je ne fais pas l'andouille ! Je ne me sens pas bien, c'est tout ! C'est facile pour toi, tu n'as pris aucun risque !*
- *Ne vous inquiétez pas. Vous avez un léger trouble de l'équilibre dû à l'explosion. Vos tympanes ont tout encaissé et vous allez avoir mal à la tête, mais tout va redevenir normal rapidement. Vous aurez peut-être l'impression d'avoir un peu abusé de substances alcoolisées.*
- *Tu vois, ils savent tous que tu bois en cachette. Tu me fais vraiment pitié, tiens ! Je ne sais pas ce qui me retient de te laisser te débrouiller toute seule !*
- *Elle est bien bonne celle-là. Comme si j'attendais toujours après toi !*

L'infirmière sait combien il est important de rassurer une personne qui a subi une forte commotion. Les blessés sont souvent agités, car ils revivent sans cesse les moments terribles qu'ils viennent de vivre. Certains parlent tout seuls. Elle lui pose la main sur l'épaule en guise de réconfort.

- *Tu vois ! Tu te fais toujours du souci pour pas grand-chose, mauviette !*
- *La mauviette va te gifler si tu continues à me parler sur ce ton.*
- *Ce n'est pas très gentil de me dire ça, madame ! l'interpelle l'infirmière légèrement surprise par le ton acerbe de sa malade. Elle sait bien que certains patients vivent mal leur séjour à l'hôpital, mais quand même !*

- Je vous demande pardon ? Vous m'avez dit quelque chose ? demande Alice qui semble sortir d'un long sommeil.
- Je vous disais que tout allait bien et que vous n'aviez pas à vous en faire. Nous arrivons !

Elle la conduit dans un bureau et l'installe dans un fauteuil où elle se sent mieux assise. Puis elle lui tend un verre d'eau et un cachet d'aspirine qu'elle avale d'une traite. Ce mal de crâne est une torture. Le médecin s'installe à côté d'elle, prend ses mains dans les siennes et la regarde.

- Vous vous souvenez de ce qui vous est arrivé ?

Alice regarde le médecin comme s'il sortait d'un cauchemar dont elle aurait du mal à s'échapper. Se souvenir de quoi ? Elle ne sait plus. Elle a beau faire des efforts, mais elle se revoit en train de rire avec Noëlle et plus rien.

- À midi, plusieurs hommes ont tiré dans la rue où vous travaillez. Vous avez été renversée violemment. La douleur à votre épaule passera d'ici quelques jours. Un des hommes a actionné la bombe qu'il transportait et s'est fait exploser. Un autre homme a été abattu par la police.

Alice regarde le médecin et ne semble pas comprendre.

- Est-ce qu'on a payé l'addition ?
- Je vous demande pardon ?
- Vous pouvez me passer mon sac, s'il vous plait. Nous avons pris, voyons, une salade chacune et une bouteille d'eau de source. Je n'aime pas les eaux minérales. Elles n'ont pas de goût à moins que ce soit le contraire ! Qu'en pensez-vous ?

Le médecin lui tapote gentiment le dessus de la main et l'examine attentivement. Il lance un regard interrogateur à l'infirmière qui est restée derrière Alice.

- Elle tient des propos incohérents depuis que je l'ai déplacée sur le fauteuil. On dirait qu'elle parle à quelqu'un.
- C'est étrange ! Lui a-t-on fait passer une IRM ?
- Non, docteur ! Ses blessures ne le justifiaient pas, à priori. Voulez-vous que j'appelle le service ?

Le médecin ne répond pas immédiatement. Il fait un nouvel examen de sa patiente et teste notamment son champ visuel à l'aide du stylo qu'il a extirpé de sa poche.

- Tout a l'air normal ! On va sans doute la garder en observation pour la nuit. Je veux une surveillance rapprochée.
- Comment va Noëlle, docteur ?
- Pardon ?
- Oui, mon amie ! Noëlle, une jeune femme brune, avec des cheveux longs, plate comme une affiche. Tout le contraire de moi si vous voyez ce que je veux dire ! Elle a les yeux marrons et s'habille toujours comme un sac. Enfin quand je dis un sac, encore faut-il préciser de quel genre de sac on parle ! Elle était évanouie sur le trottoir quand la vitre a explosé !

Le médecin consulte ses notes. Effectivement, elle a été transportée aux urgences en même temps qu'une autre jeune femme correspondant à peu près à la description bien qu'il ne soit pas fait mention du fameux sac.

- De quoi vous souvenez-vous exactement, madame ? Vous pouvez me dire votre nom ?

Alice regarde l'homme vêtu d'une blouse blanche avec circonspection. Puis, son regard fait le tour de la pièce minuscule dans laquelle elle est assise. Les murs sont gris, sans fenêtre. Au plafond, une double rampe de néons diffuse une lumière crue qui vibre dans l'air. L'air a une odeur bizarre, de médicament mélangé à un antiseptique. Elle n'aime pas cette odeur. En observant l'homme de plus près, elle remarque la blouse blanche.

- Vous ne seriez pas médecin, par hasard ?
- À quoi voyez-vous ça ?
- On me dit souvent que je suis perspicace. J'ai un don d'observation certain !
- Je viens de m'en apercevoir. En effet, je suis le docteur Guillotin, médecin urgentiste à l'hôpital Sainte-Musse. Et vous ?

Alice se met à rire. Elle se tord sur son fauteuil sans pouvoir s'arrêter. Le capitaine Haddock s'appelle donc Guillotin ! Quand elle va raconter ça à Noëlle, son amie sera verte de rage de n'avoir pas été là !

- Mon Dieu, je vais avoir envie de faire pipi si je ne m'arrête pas de rire. Mais vous êtes sérieux ?
- Excusez-moi, mais je ne comprends pas !
- Guillotin ! C'est votre vrai nom ?
- Oui, bien sûr !

Alice repart à rire de plus belle et se plie en deux.

- J'ai envie de faire pipi ! Vite ! Où sont les chiottes ?

L'infirmière l'aide à se lever et lui fait traverser le couloir pour la mener jusqu'aux toilettes tout en lançant un regard interrogateur au médecin qui fronce les sourcils, subitement inquiet.

Soulagée, elle revient s'asseoir en face du médecin sans oser le regarder.

- Vous pouvez me donner votre nom ?
- Oui, docteur Guillotin !

C'en est trop, elle repart d'un fou rire qui la secoue et la laisse au bord de l'épuisement. Le praticien se lève prestement.

- Bon, mettez-la en observation. Je viendrai la voir plus tard quand elle se sera calmée...

Alice retient le praticien par le bras. Dans les toilettes, un voile s'est soudain déchiré. La brume épaisse dans laquelle elle flottait allègrement a disparu et elle a réalisé où elle se trouvait et pourquoi. Quand elle revient s'asseoir en face du médecin, c'est la jeune femme habituelle qui est présente.

- Je ne pense pas que cela soit nécessaire, Docteur. Je m'appelle Alice Paujal. J'ai 30 ans. J'habite Le Panorama B, rue du Président Robert Schuman. Je vous demande pardon. Je n'aurais pas dû rire comme ça. C'est idiot, mais avouez que s'appeler Guillotin et être docteur...

Le médecin lui sourit gentiment. Combien de fois, depuis qu'il a entamé ses études de médecine, a-t-il entendu des quolibets de ce genre ? Il devrait y être habitué, mais cela ne le fait pas rire. À la fin de ses études, il avait même envisagé de devenir médecin légiste en se disant que ses patients n'auraient pas l'affront de lui faire la moindre remarque. Il se félicite chaque jour de n'avoir pas écouté sa voix intérieure. Entendre rire une patiente aux urgences est malgré tout bien plus réconfortant.

- Vous savez, je ne suis pas le premier Guillotin à être devenu médecin. Je vous accorde que pour mon illustre ancêtre, cela a dû être plus simple à gérer.

Encore que, sous la Révolution, on perdait assez facilement sa tête. Mon ancêtre, illustre qui plus est, était effectivement Joseph Ignace Guillotin, médecin, homme politique et inventeur d'un outil à qui on donna son nom, contre sa volonté, alors qu'il l'avait juste imaginé par humanité et souci d'équité. J'aime bien rappeler que Victor Hugo dira un jour : « Il y a des hommes malheureux. Christophe Colomb ne peut attacher son nom à sa découverte. Guillotin ne peut détacher le sien de son invention. »

Alice est redevenue tout à fait elle-même maintenant. Elle demande au médecin de l'excuser pour sa remarque déplacée. Le médecin accepte.

- Bien, vous semblez avoir retrouvé vos esprits. Je vais donc vous poser la question...
- Inutile docteur ! Je me souviens de l'explosion et du reste. Ce que je voudrais savoir c'est comment va mon amie. Je l'ai vue évanouie sur le trottoir, près de moi. Est-elle... ?
- Elle va très bien. Elle est déjà rentrée chez elle, je pense. Elle a juste été assommée sous l'effet de l'impact. Vous semblez avoir aussi bien récupéré. Je crois que je peux vous autoriser à sortir dès maintenant. Je vais vous faire une ordonnance et un arrêt de travail de huit jours.

3.

Toulon, lundi 18 avril 2011, en fin d'après-midi

Une infirmière, moins avenante que la précédente, entre dans la salle de soin et se dirige droit vers le médecin Guillotin, se penche et lui parle à l'oreille.

- Je vois ! Nous avons fini. Je vais lui poser la question et j'irai le chercher moi-même.
- Bien docteur.

L'infirmière disparaît sans un regard pour Alice qui attend sagement la suite. Le médecin lui explique qu'un inspecteur de police désire s'entretenir avec elle maintenant. Il lui demande si elle se sent en état de lui parler. Devant la réponse affirmative de la jeune femme, le médecin se lève et ouvre la porte.

Un policier entre alors. C'est un homme assez petit et râblé, plutôt musclé. Il porte un costume marron un peu fatigué et froissé. Il est mal rasé et sent la transpiration. Il prend la place occupée l'instant d'avant par le médecin et sort un carnet et un stylo de sa poche intérieure.

- Bonjour, Madame...
- Mademoiselle !
- Je suis le capitaine Legoretta, du commissariat central de Toulon. Le médecin m'a dit que vous vous sentiez bien et que je pouvais vous interroger. Pourriez-vous m'accorder quelques instants ?
- Je suppose que vous voulez savoir ce qui s'est passé ce matin ?
- Je m'intéresse davantage à ce que vous avez vu. Vous étiez, si mes renseignements sont exacts, aux premières loges. Vous avez peut-être noté certains détails qui pourraient nous être d'une grande aide.
- Je n'étais pas seule. Il y avait aussi mon amie...
- Je sais. J'ai déjà pris sa déposition tout à l'heure.
- Ah bon !

Alice est presque déçue de passer après Noëlle, mais ne fait aucune remarque déplacée. Elle a plutôt une furieuse envie de sortir de cet hôpital. Le flic devant elle sent le tabac pour ne rien arranger. Cela l'incommoder fortement. Et puis Legoretta c'est beaucoup moins drôle que Guillotin !

- Bien ! J'ai déjà une idée précise de comment les événements se sont enchaînés. Plusieurs témoignages concordants vous placent, vous et votre amie, quasiment face à face avec les terroristes qui...
- Des terroristes ?! C'était des...
- Oui, Mademoiselle ! Trois hommes qui portaient des bombes, certainement dans le but de se faire exploser quelque part en ville ou près de la base navale.
- Je n'en reviens pas !
- *Moi non plus, frangine ! Dire que nous avons été face à des hommes dangereux ! Tu vas pouvoir t'en vanter partout !*

Alice voudrait bien répondre à son double intérieur ce qu'elle pense de sa remarque débile, mais elle s'en garde bien. Elle ne veut pas passer pour une folle devant ce flic. Qui sait s'il ne la suspecterait pas après d'être une complice de ces terroristes. Avec la police, il vaut mieux être sur ses gardes. On est facilement suspecté !

- Pourriez-vous me décrire en particulier le troisième homme ?
- Le troisième ? Et les deux autres, non !
- On sait déjà beaucoup de choses sur eux. Leurs cadavres sont... Oh, je vous prie de m'excuser pour ma maladresse.
- Le médecin m'a dit tout à l'heure que deux hommes étaient morts.
- En effet, ils sont... examinés en ce moment par des médecins. Revenons à ce troisième homme, si vous le voulez bien !

Que peut-elle bien dire de ce fameux troisième personnage ? Il était habillé tout en noir, un peu comme les deux autres si elle se souvient bien. Il portait une cagoule, des gants et surtout une arme à feu dans sa main droite. Elle était grosse et avait un très gros canon qui la visait. Elle ne peut rien dire sur sa taille parce qu'elle était couchée sur le sol et qu'il se trouvait au-dessus d'elle. Il n'a pas dit un seul mot. Il lui a juste fait un signe avec son doigt devant ce qui devait être sans doute sa bouche pour lui dire de se taire. Il n'a prononcé aucun mot.

- Donc, vous ne pouvez pas me dire s'il avait un accent ou pas, ni même la couleur de ses yeux !
- Je le crains, monsieur le commissaire. Je ne dois pas vous être d'un grand secours ! J'aurais aimé faire plus.

- Vous nous êtes déjà d'un grand secours. Et je ne suis pas commissaire. À votre avis, il s'agissait plutôt d'un homme ou d'une femme ? Avait-il des... comment dire... des formes particulières ? Quand il est parti, avez-vous noté quelque chose dans sa façon de courir ?

Alice fronce les sourcils et se concentre. Elle essaie de se repasser les images.

- Je n'en sais rien. Il n'a pas couru en partant. Il s'est mis à marcher d'un pas rapide. Je ne peux absolument rien vous dire. Je suis vraiment désolée.
- Cela ne fait rien ! Je vais vous demander de bien vouloir passer au commissariat demain matin pour mettre tout cela noir sur blanc.
- Faire ma déposition, c'est comme ça qu'on dit ?
- Exactement !
- Comme dans les films alors ! La vache quand je vais raconter ça aux copines !
- Justement ! Vous ne devez absolument rien dire de tout ce que vous avez vu, à personne. Vous êtes témoin dans une affaire de terrorisme et rien ne doit filtrer, notamment vers les journalistes. Vous m'avez bien compris !
- Cinq sur cinq, chef !
- Il faut prendre tout cela au sérieux, vous savez ! Le troisième homme n'a pas été intercepté. Nous le cherchons toujours.

Guy Legoretta passe sur le fait que ce troisième homme pourrait très bien décider de revenir pour éliminer un témoin gênant. Mais vu les circonstances, cette jeune femme a déjà été suffisamment secourue. Comme l'autre témoin, elles vont faire l'objet d'une surveillance discrète durant quelques jours

sans pour autant les prévenir. Plus elles seront naturelles et mieux ce sera pour tout le monde.

Le capitaine range son carnet et tend la main à Alice en signe de remerciement.

- Je vous attends donc demain matin !
- C'est promis !

N'ayant plus rien à faire dans l'hôpital et ayant reçu le feu vert de la faculté, Alice sort du bâtiment et respire à pleins poumons !

- Ah, ce bon vieil air pollué aux hydrocarbures vaut mieux que l'odeur des désinfectants !

Elle se dirige vers l'arrêt de bus pour rentrer chez elle. Elle n'a pas remarqué la jeune femme qui attendait en lisant un magazine dans le hall d'accueil de l'hôpital et qui est sortie tout de suite derrière elle. Elle est maintenant à quelques pas d'elle et attend visiblement le même bus.

Il arrive enfin. À cette heure-là, il est presque vide. Alice s'installe vers le fond et choisit une place contre la glace. Elle y pose son front pour le rafraîchir. Elle se sent un peu nauséuse et le froid de la vitre lui apporte un peu de réconfort.

Le paysage défile sans qu'elle y prête la moindre attention. Elle extirpe le téléphone de son sac, fait défiler les écrans avec son index. Noëlle a essayé de l'appeler plusieurs fois sans laisser de message. Il est indispensable qu'elle ait de ses nouvelles.

- Bonjour ! Eh non ! Ce n'est pas moi, seulement mon double numérique. Si vous multipliez vos appels, il y a une chance sur 10 à la puissance 4 que nous soyons bientôt connectés. Courage et à bientôt !

Alice sourit. Une matheuse incorrigible ! Elle range son smartphone dans son sac, dépitée. Elle aurait bien aimé lui

parler, savoir comment elle allait. Elle réessaiera plus tard, quand elle sera rentrée. En attendant, elle s'absorbe dans le paysage sans le regarder véritablement. Depuis le temps qu'elle vit à Toulon, elle n'a jamais pris le temps de visiter la ville. Saint-Jean du Var n'est pas, il est vrai, un des hauts lieux du tourisme toulonnais. Le bus trace à travers l'avenue en grinçant. Le chauffeur doit être pressé de rentrer chez lui après sa journée de travail. Alice aussi. Elle n'a qu'une hâte : retirer ses vêtements et se plonger dans un bon bain moussant chaud et parfumé. Elle a le sentiment de sentir encore l'hôpital. Tout le monde dans le bus doit la dévisager à cause de son odeur repoussante. En fait, il n'y a personne en dehors d'une jeune femme qui s'est assise derrière le conducteur, à contresens de la marche, juchée sur un siège posé sur le passage de roue. Comme tape-cul, on ne fait pas mieux, commente silencieusement Alice. La jeune femme est absorbée par la lecture de son écran de téléphone et hoche la tête en accompagnant le rythme d'une musique à travers des écouteurs. Elle est trop loin d'elle pour sentir l'odeur repoussante du formol. C'est du moins ce qu'espère la rescapée d'une attaque terroriste perpétrée par un homme aux yeux verts !

Elle voit encore ces pupilles braquées sur elle. Elle ressent encore l'étrange sensation qu'elle a eue au moment où leurs regards se sont croisés. À bien y réfléchir ou à force de se repasser l'image, Alice est persuadée que l'homme qui la tenait sous la menace du pistolet était aussi étonné de la voir par terre en face de lui, qu'elle de voir le trou noir du canon braqué sur sa tête !

Le bus arrive Place du Champ-de-Mars. Il est temps de descendre. Parcourir à pied le boulevard Roosevelt n'est pas sa promenade préférée pour rentrer chez elle, mais cela lui fera du bien de marcher, de prendre l'air.

En arrivant au pied de son immeuble, son regard est attiré par un attroupement inhabituel. Plusieurs voitures sont arrêtées le long du trottoir à un endroit pourtant interdit. Quand elle se rapproche de son entrée, plusieurs personnes se tournent vers elle et l'entourent. En un instant, elle est prise au piège par une forêt de micros, une horde de caméras et une foule d'appareils photo.

- Mademoiselle Paujal, que pouvez-vous nous dire sur l'attentat qui a été déjoué ce matin ?
- Connaissiez-vous les terroristes ?
- Avez-vous reconnu celui qui vous a braqué ?
- L'homme armé vous a-t-il dit quelque chose avant de s'enfuir ?
- Pensez-vous que vous étiez visée par l'attentat ?

Alice essaie en vain de s'échapper de l'emprise de cette meute en furie. Elle ne sait pas d'où ils sortent et comment ils ont eu son adresse. Elle ne sait pas répondre à leurs questions et puis, de toute manière, il y en a bien trop !

- Mademoiselle Paujal, comment vous sentez-vous ?

Voilà au moins une question à laquelle elle sait quoi dire. Elle va pour articuler un son quand plusieurs policiers l'extirpent et la conduisent jusqu'à l'entrée de son immeuble.

- *Visiblement, tout le monde connaît ton adresse. Tu es une vedette maintenant ! Ce sont les voisins qui vont être contents, tiens ! Ça va être simple d'aller faire nos courses, maintenant que tu stoppes à toi seule une affreuse bande de vilains !*

Alice ne répond même pas à ces attaques acerbes de son double maléfique. Elle s'engouffre dans l'ascenseur et appuie sur le bouton du 15^e. Au moins, là-haut, elle sera à l'abri !

- On voit bien que ce n'est pas toi qui dois supporter tout ça ! Pour toi, c'est bien plus facile de rester bien au chaud derrière ton miroir. Tu sais quoi ? Eh bien, je ne te réponds même pas. Tu peux toujours te brosser pour que je prête la moindre attention à tes propos venimeux et acides. J'ai eu ma dose pour aujourd'hui ! Alors, si tu veux un bon conseil d'ami : ferme-la !

Alice se passe la main dans les cheveux en se regardant dans le miroir de la cabine.

- En plus, je suis toute décoiffée. Ça va se voir à la télé, c'est sûr ! Et toi, inutile de faire le moindre commentaire supplémentaire ! Fais gaffe, je t'ai à l'œil !

Elle sort de l'ascenseur avec son index toujours en l'air et menaçante.

Porte 153 !

Enfin chez elle ! Elle peut respirer.

4.

*Le 18 avril 2011, 21 h 10, dans une salle de réunion,
quelque part en région parisienne.*

Trois personnes regardent et analysent les reportages des journaux télévisés de la journée. Un seul sujet semble retenir toute leur attention. Ils épluchent toutes les images sur la tentative d'attentat de Toulon. Aucun ne parle. Chacun prend des notes sur des carnets identiques. La concentration est maximale.

- Quelqu'un a une idée brillante à suggérer ?

Celle qui vient de poser cette question est une femme dans la soixantaine, longue et sèche, vêtue d'un tailleur gris strict. Ses cheveux blancs coiffés en un chignon serré lui confèrent une autorité dont elle n'a aucun besoin. Sa voix, sa manière de se tenir et de regarder les autres en imposent immédiatement à ses interlocuteurs.

- La première réponse qui me vient à l'esprit est qu'il s'agit d'une pure coïncidence, madame !

- Votre idée, c'est quoi ? Un sosie ? C'est ce que vous nous proposez, commandant Vannier ?

Le commandant Vannier est un homme jeune, à la stature carrée d'un sportif accompli. Il fait jouer son crayon entre ses doigts. C'est plus une manière de se concentrer que de la nervosité. Lorsqu'il a été rappelé d'urgence, il était sur le point de partir en vacances. Depuis des mois, il rêvait de montagne et de courses, équipé de ses crampons et de son piolet. Tout son équipement est toujours dans le coffre de sa voiture. En arrivant, il avait encore l'espoir que ce n'était qu'une urgence de routine, comme ils en connaissent tant : une simple vérification à faire avant de rédiger un mémo qui serait classé. Mais il a rapidement déchanté. À la seconde où il a tenté de convaincre sa chef en évoquant son histoire de ressemblance fortuite, il n'y croit déjà plus. Ces images le troublent plus qu'il ne le voudrait. Elles le renvoient à tous ces mois où il a cherché à comprendre, en vain, comment tout avait pu basculer si vite. Malgré une enquête poussée et des heures de surveillance, malgré une armée d'analystes et de psychologues, rien n'avait pu apporter la moindre parcelle d'un début d'explication qui tienne la route. Les indices avaient été sondés, des taupes avaient été réveillées. Du temps et de l'argent avaient été dépensés. L'enquête avait duré de très longs mois. En réalité, cela faisait presque deux ans que Figgs avait disparu sans laisser la moindre trace, sans donner aucune explication ! Elle s'était volatilisée comme dans un claquement de doigts. Rien n'avait pu apporter le moindre éclaircissement. Aucun de ses collègues de travail n'avait vu ou même senti quoi que ce soit. Sa collègue et amie, sa compagne d'entraînement, sa complice de promotion semblait n'avoir jamais existé.

Alors pourquoi voyait-il, là sur les écrans, des images de cette jeune femme, témoin d'une tentative d'attentat et qui ressemblait tellement à Figgs ? Qui était cette femme ? Pourquoi avait-elle le même visage que le lieutenant Figgs ?

La directrice du service de renseignements est visiblement sceptique et passablement agacée par cette réponse bien trop évasive. Elle se tourne vers le deuxième homme présent qui jusque-là n'a encore rien dit, se contentant de noter et d'observer les réactions du commandant Vannier.

- Et vous général ! Que pensez-vous de cette situation ? Et ne me parlez pas, vous non plus, de sosie ou de double ! C'est totalement grotesque. Je vous rappelle que j'ai été alertée en début de soirée par le bureau de surveillance. Si une alerte a été émise, vous savez bien mieux que moi que ce n'est pas anodin ni même un excès de zèle voire même une erreur. Nous sommes en présence d'un agent porté disparu qui était sous votre commandement.

Le général Valderbiten conserve, comme à son habitude, une attitude réservée. C'est un homme rompu aux coups durs, aux combats et qui ne se laisse pas démonter par une situation qui semble à priori incontrôlable. Il n'a pas dit un mot depuis le début de la réunion, laissant à son collaborateur le soin d'affronter la directrice. Rectifiant sa position sur le fauteuil de la salle de conférence, il ajuste la veste de son complet et regarde longuement ses interlocuteurs avant de répondre.

- L'agent Figgs a été déclarée « disparu » au cours d'opérations sous couverture le 29 novembre 2009. Cette formulation reflète parfaitement la situation : nous avons perdu sa trace et des éléments non vérifiés et non vérifiables nous ont conduits à la déclarer comme telle. La probabilité que l'agent réapparaisse

aujourd'hui sous une autre identité et sous une apparence différente n'est donc pas une surprise...

- Selon vous, si je comprends bien le sens de vos paroles sibyllines, il est de l'ordre du possible que nous soyons bien en présence de votre agent disparu ?
- ... Cela n'est pas exclu, directeur...

Le commandant Vannier intervient et manifeste une position contraire à celle de son supérieur.

- Je ne crois pas du tout dans cette théorie, mon général ! Figgs, s'il s'agit bien d'elle, ne commettrait pas une erreur aussi grossière ! Elle a été trop bien entraînée pour faire une pareille bourde !
- On ne peut pas savoir ce qui s'est passé durant les deux dernières années ni les raisons qui ont conduit notre agent à disparaître. Vous savez comme moi que toutes les suppositions sont envisageables ! rétorque-t-il sur un ton âpre, mais sans aucune agressivité.

La directrice manifeste soudain un soupçon d'irascibilité.

- Pourrais-je en savoir plus sur cet agent ? Quelle était sa mission exacte au moment de sa disparition et quelles ont été les mesures envisagées pour une tentative de localisation et de récupération ?

Le général se lève et se met à marcher de long en large durant quelques secondes avant de répondre. Son visage est fermé. Il n'aime pas du tout le tour que prend cette discussion. La mission était parfaitement définie et toutes les mesures avaient été prises. Sans ces maudites images, tout serait encore parfaitement en ordre. Au lieu de cela, il doit agir rapidement et donner des ordres avant de servir un rapport complet à cette femme à qui il n'a pas envie de mentir.

- Commandant, vous prenez le premier avion pour Hyères. Je vous charge de faire une analyse complète

de la situation et de passer au crible la vie de cette femme. Nous supposons, avant d'avoir des informations tangibles, qu'il s'agit d'un sosie.

La directrice va pour ouvrir la bouche. Le général la stoppe d'un geste péremptoire de la main.

- Vous partez sous la couverture habituelle et vous me rendez compte heure par heure.

Puis s'adressant à la femme hautaine qui lui fait face :

- Allons dans votre bureau, Madame. Je vais vous faire un rapport complet. Bien entendu, vous serez informée immédiatement de tout élément nouveau que le commandant Vannier me soumettra.

La réunion prend fin.

Le général invite sa directrice à quitter la salle et lui emboîte le pas. Ils longent un grand couloir moqueté et s'introduisent dans un bureau confortable et spacieux. Un large bureau est posé de dos devant une baie vitrée qui illumine généreusement la pièce. Pour l'heure, ce sont les lumières de la ville qui se laissent apercevoir.

La directrice invite son subordonné à s'installer comme elle dans un fauteuil moelleux.

- André, j'ai besoin d'en savoir plus. Je sais bien que tu n'aimes pas partager certains éléments de tes missions anciennes, mais là, nous avons un sérieux problème.

Devant le capitaine Vannier, il n'était pas souhaitable que le général manifeste une intimité ancienne avec la nouvelle directrice du service. Là, ils sont seuls.

- Je te remercie Monique d'avoir patienté si longtemps. Vannier est un excellent élément, mais il n'est pas nécessaire qu'il sache tout, nous concernant.

- C'est de l'histoire ancienne nous deux ! Le capitaine est là pour suivre tes ordres et les miens et nos relations sont d'ordre privé. Viens-en aux faits !

André Valderbitten sourit un instant, tout en observant son interlocutrice, à l'évocation mentale de « leur histoire ancienne ». Monique a accompli un vrai parcours depuis le temps de leur rencontre. La frêle jeune fille, très jeune docteur en psychologie cognitive, qui avait intégré les rangs de l'armée, est devenue, aux dires mêmes des gens qui ont travaillé avec elle, une directrice redoutable et encline à prendre des décisions difficiles et énergiques. Elle a occupé des postes importants et a franchi tous les degrés de la hiérarchie avec brio et compétence.

- Figs est le nom de code du lieutenant Diane Cotelin. Je l'ai recrutée personnellement, il y a 7 ans, alors qu'elle végétait dans un service administratif sur la base navale de Brest. Elle fait... faisait partie de ma section spéciale et était chargée d'infiltrer une cellule terroriste implantée en France. Durant 15 mois, elle a réussi à approcher et s'introduire parmi certains membres de la cellule.
- Quels sont les buts de ces terroristes ? Cette cellule est-elle toujours active et représente-t-elle une menace pour nous ?
- C'est une version occidentalisée d'un groupe ayant sa base principale au Moyen-Orient. Tous ces membres sont européens, ce qui rend leur identification très hasardeuse. À l'époque, nous savions juste qu'ils tentaient de collecter des renseignements sur les centres stratégiques français. Nous pensions qu'ils transmettaient leurs informations à un groupe armé dans le but d'attaquer nos bases militaires sensibles. Nous ne

savions ni qui ils étaient, ni comment ils se procuraient les données. Nous avons juste identifié leur canal de transmission par l'intermédiaire d'une compagnie de transport de fret maritime ayant plusieurs succursales sur la côte méditerranéenne. Figgs avait réussi à devenir amie avec une des femmes du groupe. Ses rapports, jusqu'à son dernier, transmis il y a exactement 25 mois, montraient qu'elle avait réussi à approcher les responsables et qu'ils lui faisaient confiance. Elle était sur le point d'avoir enfin accès à une information capitale : le nom d'un des informateurs.

- A-t-elle pu te donner ce nom ou une quelconque information sur qui il est, ce qu'il fait, etc. ?

André Valderbitten passe la main dans ses cheveux coupés courts et en brosse. C'est chez lui le signe d'un agacement ou d'une frustration que Monique David ne connaît que trop bien. Elle n'a pas besoin de mots pour savoir que la réponse est non. Elle serait en revanche extrêmement surprise si elle savait tout ce que son général ne lui a pas dit, car, dans son rapport oral, il a volontairement « oublié » de mentionner les ordres directs et non écrits qu'il a donnés à Figgs la veille de son immersion. Et c'est peut-être ce qui l'agace le plus en ce moment, car, à l'époque de sa « disparition », Diane avait fait une avancée significative. Elle avait enfin une piste prometteuse concernant sa mission secrète. Elle devait lui faire un rapport complet, une fois une dernière vérification faite pour confirmer l'identité de la taupe au sein du service. Sa disparition l'en avait empêchée.

- Pour répondre à ta question, ce groupe n'est pas armé. Il est constitué d'étudiants idéalistes convaincus que le passé colonial de la France a produit tous les effets